(20

UN

MÉNAGE D'OUVRIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par MM. Bayard et Varner;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 7 JUIN 1834.

PRIX : 3 SOUS.





PARIS,

AU MAGASIN THÉATRAL,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

—

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERTRAND, ouvrier couvreur.	MM. Leménil.
ANDRÉ, ami de Bertrand.	Bouton.
NÉRAC, marchand de comestibles, propriétaire.	Alcide Touzet.
PONCET, gendarme.	Lhéritier.
Mme BERTRAND.	Mme Leménil.
Mme BOICHOT, sage-femme, tante de Poncet.	Tory.

La scène se passe à Bordeaux.



Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

UN MÉNAGE D'OUVRIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Une mansarde. A gauche, une porte conduisant à la chambre à coucher; au premier plan, une cheminée. Au fond, une petite croisée, une armoire et la porte d'entrée. A droite, une croisée devant laquelle est un rideau. Table, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

Mme BERTRAND, *occupée à coudre près d'une mauvaise table, à gauche, sur laquelle une chandelle est allumée.*

Il fait grand jour et je puis éteindre ma chandelle. (*Se levant.*) Ah! que je suis contente!.. voilà cette robe terminée; aussi je ne me suis pas couchée. Si mon mari le savait, il me gronderait!.. il a peur que je me fatigue trop... Dam! il a été long-temps malade; il n'a pas d'ouvrage : il faut bien que je travaille pour deux... (*Pliant la robe qu'elle vient d'achever.*) Voilà trois francs de gagnés! qu'il nous en arrive tous les jours autant, je serai riche et nous n'aurons pas de dettes; et le propriétaire à qui nous devons deux termes... (*Entendant ouvrir la porte.*) Ah! mon Dieu! je crois que c'est lui.

SCENE II.

Mme BERTRAND, NÉRAC.

NÉRAC, *entrant mystérieusement et laissant la porte ouverte.* Chut!.. ma belle locataire, où est votre mari?

MAD. BERTRAND. Il dort.

NÉRAC. Bon! il ne faut pas le réveiller... Je viens vous prévenir que j'ai porté plainte.

MAD. BERTRAND *avec crainte.* Contre lui?

NÉRAC. Sans doute. Un gaillard qui s'avise de me rosser sous prétexte qu'il me doit de l'argent... et il croit que je me contenterai de cette monnaie-là!

MAD. BERTRAND. Vous savez qu'il a une mauvaise tête.

NÉRAC. Il a toujours le bras bon.

MAD. BERTRAND. Il est désolé d'avoir levé la main...

NÉRAC. Comment levé? mieux que ça, il l'a laissée retomber avec une force!.. on aurait dit un poids de cinquante livres.

MAD. BERTRAND Tâchez de n'y plus penser. Il est si beau de pardonner!

NÉRAC. Le plus souvent!.. quand ma sûreté individuelle est compromise; quand il m'a dit le lendemain que si jamais il me retrouvait chez lui il me ferait sauter par la fenêtre!.. Six étages! je ne suis pas d'humeur à faire un pareil saut.

MAD. BERTRAND. Il a eu tort de vous menacer; mais quelque chose l'excuse. (*Brissant les yeux.* Vous savez qu'il est jaloux.

NÉRAC. Ça lui va bien... un locataire du sixième! qu'il regarde les maris qui sont au premier... ceux-là ne battent personne.

Air : *Du Parnasse des dames.*

Il faut, quand on s' trouve en ménage,
A se fâcher être moins prompt,
Et n' pas faire tant de tapage
Dans l' but de préserver son front.
D' ces accidens, quand ils arrivent,
Nous le savons, on ne meurt pas.
Au contrair'... bien des gens en vivent :
Ce sont les maris les plus gras.

Et je donnerai à M. Bertrand une bonne leçon...

MAD. BERTRAND. Vous voulez donc me faire de la peine?

NÉRAC. Non, méchante... je vous aime trop pour ça.

MAD. BERTRAND. Mais mon mari?

NÉRAC. C'est différent : je ne puis pas le souffrir. (*Il fait un mouvement vers la porte.*) J'ai cru que je l'entendais.

MAD. BERTRAND. Et vous auriez la cruauté de le sacrifier?

NÉRAC, *à part.* Quelle petite voix douce! comment y résister!.. (*Haut.*) Eh! bien, ô enchanteresse, je consens à retirer ma plainte.

MAD. BERTRAND, *avec joie.* Ah! monsieur...

NÉRAC. Mais à une condition : il faut que votre mari quitte Bordeaux.

MAD. BERTRAND. Vous voulez qu'il s'éloigne ?

NÉRAC. Le plus possible... qu'il aille travailler où il voudra.

MAD. BERTRAND. Et moi, que deviendrai-je?

NÉRAC. Vous resterez... vous ne serez pas malheureuse. Vous tiendrez mon comptoir... je vous offre la table et le logement.

MAD. BERTRAND, *avec embarras.* Vous voudriez?..

NÉRAC. Pourquoi pas? ça fera bien dans mon magasin de comestibles, une figure aussi appétissante... (*Lui prenant la main qu'elle veut retirer.*) Eh! bien, le marché est-il conclu? Voyons, laissez-moi cette jolie main... et pour gage du traité...

MAD. BERTRAND. Monsieur... (*Apercevant madame Boichot, et retirant vivement sa main*) Ciel! madame Boichot!

NÉRAC. Soyez tranquille... (*Très haut.*) Ainsi, madame, il me faut de l'argent.. il m'en faut... (*Bas.*) Je joue mon rôle de propriétaire (*Haut.*) ou je fais vendre vos meubles... (*Bas.*) pour éviter les cancans.

MAD. BOICHOT, *à madame Bertrand.* Vous êtes en affaire? je m'en vas.

MAD. BERTRAND, *le retenant vivement.* Non, oh! non.. restez!..

NÉRAC. Adieu, madame, adieu!.. songez bien à ce que je vous ai dit, morbleu! je viendrai savoir votre réponse. (*A part.*) Peste soit de la voisine qui nous interrompt au moment le plus intéressant!.. (*A madame Boichot.*) Adieu, belle dame! (*A part, en sortant.*) Vieille béguenle!

SCÈNE III.

Mme BERTRAND, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT. Il paraît que M. Nérac n'est pas content. Il venait vous demander de l'argent?

MAD. BERTRAND. C'est juste : nous lui en devons.

MAD. BOICHOT. Dam! si les loyers ne se payaient pas, ce ne serait pas la peine d'être propriétaire, on n'aurait plus que les réparations. Du reste ce n'est pas un méchant homme. L'autre jour encore il m'a fait cadeau d'un perdreau truffé qui venait de sa boutique, et qui ne pouvait plus se vendre, parce que c'était trop avancé.

MAD. BERTRAND. Je vous prie de ne pas parler de cette visite à mon mari.

MAD. BOICHOT. Prenez garde de ménager sa sensibilité! Un ivrogne, un sans cœur!.. Au surplus ils sont tous comme ça.

MAD. BERTRAND, *souriant.* Allons, ne faites donc pas la méchante!.. si le mariage a ses peines, il a bien aussi ses momens de bonheur.

MAD. BOICHOT. Jamais, dans les ménages comme les nôtres. Je ne connais rien de plus à plaindre que la femme d'un ouvrier. Quand elle a bien couru, bien travaillé, qu'elle s'est privée de sommeil, qu'elle s'est tout refusé pour amasser quelques sous, son mari les lui prend, va les dépenser au cabaret, rentre le soir ivre et de mauvaise humeur, se fâche s'il ne trouve pas à souper et bat sa femme pour passer le temps.

MAD. BERTRAND.

Air : *Je n'eus jamais dans cette vie.*

En pareil cas quel parti faut-il prendre ?
Patienter, souffrir, fermer les yeux.

MAD. BOICHOT.

Bien obligé! voir' système est trop tendre,
V'là ce qui les perd... un tas de par sseux!
Il faut contr'eux, à se mettre en colère,
Passer la s'maine!

MAD. BERTRAND.

On a beau tenir bon;
Dans un ménage il rest' toujours, ma chère,
Un p'tit moment pour le pardon!

Avec ça que Bertrand est le meilleur des hommes quand il n'a pas un verre de vin dans la tête.

MAD. BOICHOT. Alors je l'ai toujours vu gris.

MAD. BERTRAND. Une honnête femme doit aimer son mari avec les défauts qu'il a.

MAD. BOICHOT. Ce que vous dites-là est immoral... c'est le moyen d'encourager le vice... vous en avez la preuve avec le vôtre; vous vous tuez le corps et l'âme pour le nourrir : aussi, il ne se gêne pas... au lieu de travailler il se repose, et c'est à vous qu'on s'adresse pour avoir de l'argent... on ne veut plus vous faire crédit.

MAD. BERTRAND. Ce n'est pas sa faute, s'il n'a pas d'ouvrage.

MAD. BOICHOT. Bah! il fait semblant d'en chercher.

MAD. BERTRAND. Il fait tout ce qu'il peut. L'autre semaine, il était allé à huit lieues d'ici pour travailler à la toiture d'un château sur le bord de la mer...

MAD. BOICHOT. A ce qu'il vous a dit..

MAD. BERTRAND. Il est revenu dans un

état affreux, sa veste déchirée, le corps tout couvert de contusions... Il était tombé du haut du toit.

MAD. BOICHOT. Un bon sujet se serait tué; mais vous n'avez pas de bonheur.

MAD. BERTRAND. Que me dites-vous là? je serais désolée qu'il lui arrivât quelque chose : car je le chéris plus que jamais.

MAD. BOICHOT. Après dix-huit mois de mariage? Ah! ça de quelle pâte êtes-vous donc?

MAD. BERTRAND. Que voulez-vous? je tiens à celui que j'ai choisi, et je sens que je l'aimerai toujours.

MAD. BOICHOT. C'est pitoyable!.. ne me parlez pas de ces mariages d'inclination : c'est ce qu'il y a de pis. D'un autre côté on est bien embarrassé; j'avais épousé quelqu'un que je ne pouvais pas souffrir : je n'en ai pas été plus heureuse!

BERTRAND, *appelant dans la coulisse.* Ma femme!

MAD. BOICHOT, *à madame Bertrand.* Voilà votre bon sujet qui se réveille.

SCENE IV.

LES MÊMES, BERTRAND.

BERTRAND, *se frottant les yeux.* Il me semble que j'ai dormi bien long-temps... Quelle heure est-il?

MAD. BOICHOT, *sèchement.* Sept heures passées.

BERTRAND. Merci, voisine.

MAD. BOICHOT, *sèchement.* Il n'y a pas de quoi, voisin.

MAD. BERTRAND, *à son mari.* Comment te trouves-tu ce matin, pauvre ami?

BERTRAND. Cela va de mieux en mieux; mais toi, tu as les yeux rouges... Tu t'es couchée bien tard.

MAD. BOICHOT. Peut-être pas du tout.

MAD. BERTRAND, *vivement.* Si fait, si fait.

BERTRAND. Je ne veux pas que tu passes les nuits... j'aime mieux me priver de tout. Et puis, ma bonne Marianne, nos affaires vont bientôt changer... La première chose sera de payer ce coquin de propriétaire.

MAD. BOICHOT.

Air de l'Écu de six francs.

C'est un' de vos antipathies...
Pourquoi donc?

BERTRAND.

Ça n' vous r'garde pas.

MAD. BOICHOT.

Sa boutique est des mieux garnies,
Pâtés bien frais, poulets bien gras..
De sa personne on fait grand cas.

BERTRAND.

Laissez donc!..c'est un d'vos tartuffes.

MAD. BOICHOT.

C'est un bon marchand.

BERTRAND.

Un benêt..
Et pour être un dindon parfait,
Il ne lui faudrait que des truffes.

Mais je serai bientôt quitte avec lui, je l'espère. J'ai rencontré hier sur le port un de mes amis; il est très lié avec un maître couvreur qui occupe beaucoup de monde.

MAD. BERTRAND, *gaîment à madame Boichot.* Là, vous voyez bien!.. il cherche de l'ouvrage.

BERTRAND. Il m'en fera donner ce matin.

MAD. BOICHOT. Vous donnera-t-il aussi de la bonne volonté?

BERTRAND. Ce n'est pas là ce qui me manque!..

MAD. BERTRAND. Non, certainement.

BERTRAND.

Air des Scythes.

Quand j' pense à toi, je me sens un courage!
Pour travailler, j' m'en irais d'un seul trait
Jusqu'à Paris..

MAD. BOICHOT.

Oui, si sur vot' passage,
Vous n' deviez pas trouver maint cabaret
Devant lesquels faut s'arrêter tout net :
C' n'est pas comm' ça qu'on amasse...

BERTRAND.

Sans doute...
J'aim' la bouteill'... vous aimez les caquets,
Chacun son faibl'... mais vous queq' ça vous
[coûte?
De vos plaisirs tout l' quartier fait les frais;
J' pai' mon écu, mais vous queq' ça vous
[coûte? etc.

MAD. BOICHOT. Vous allez voir que suis une médisante; peut-être même que je vous calomnie... Pauvre petit homme! c'est une victime, et sa femme...

BERTRAND. Oh! ma femme!.. Tenez, mame Boichot, vous m'en voulez... et vous avez tort... Je l'aime, voyez-vous, cette pauvre Marianne... je donnerais pour elle, pour la voir heureuse, ma vie tout entière... quand je lui cause du chagrin, c'est que la tête n'y est plus!.. et le lendemain je me fais plus de reproches que vous

ne m'en ferez jamais!.. N'est-ce pas, femme?..

MAD. BERTRAND. Oh! oui, tu es un brave homme!.. et si tu me tenais ta promesse d'éviter les mauvaises connaissances...car, sans elles, nous serions si heoreux!.. Et tiens, j'ai quelquefois souhaité de quitter Bordeaux... d'aller bien loin, bien loin, avec toi, pour ne plus voir certains amis...

BERTRAND. Sois tranquille!..et embrasse-moi... Je vas au travail...

MAD. BOICHOT. Que le ciel vous entende, et qu'il ne vous conduise pas au cabaret.

MAD. BERTRAND. Moi, je m'en vais reporter, rue de la Comédie, la robe que j'ai finie.

BERTRAND. Non, ma petite femme... c'est trop loin, je ne veux pas que tu te fatigues; donne-moi le paquet : je le remettrai à la couturière.

MAD. BERTRAND. Ça me fera plaisir, puisque ça ne te gêne pas. Tiens, et dépêche-toi.

Elle lui remet le paquet.

BERTRAND. Combien est-ce pour la façon?

MAD. BERTRAND. Trois francs.

BERTRAND. Je les prendrai... Adieu, ma bonne amie. Sans rancune, madame Boichot.

MAD. BOICHOT, *d'un ton sec.* Votre servante, monsieur.

MAD. BERTRAND, *accompagnant son mari jusqu'à la porte.* Adieu! bonne chance!

Bertrand sort.

SCENE V.

Mme BERTRAND, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT. Il vous aime...il se corrigera...c'est possible... mais tout de même je ne l'aurais pas chargé d'aller toucher des fonds!

MAD. BERTRAND. Pourquoi ça? Il sait que j'ai besoin de cet argent...

MAD. BOICHOT. Qu'est-ce que ça fait à ces messieurs? Tout pour eux, rien pour nous : voilà comme ils entendent la communauté.

MAD. BERTRAND. Vous vous trompez...je connais mon mari, il est incapable...

MAD. BOICHOT. Bah! ils se ressemblent tous... Je n'ai jamais connu le bonheur que depuis vingt ans que j'ai quitté le mien. la Providence a béni notre séparation. J'ai prospéré dans mon état de sage-femme; j'ai maintenant pour ma vieillesse un morceau de pain, je ne serai pas obligée de le partager; il m'en restera davantage : faut songer à soi, sans être égoïste.

MAD. BERTRAND, *à part.* Je ne pourrai jamais penser comme cette femme là!

SCENE VI.

LES MÊMES, PONCET.

PONCET, *entr'ouvrant la porte.* Au sixième la porte à gauche... ça doit être là... (*Entrant.*) Pardon, si je vous dérange... on m'a dit que je trouverais ici madame Boichot.

MAD. BOICHOT. Qu'est-ce qui me demande? (*Se retournant.*) Tiens! c'est mon neveu!.. Viens donc m'embrasser, mon garçon!

PONCET. Avec plaisir, ma tante.

MAD. BERTRAND, *à part.* Ciel!.. cette voix!.. je la reconnais.

Elle se retourne.

MAD. BOICHOT. Le cinquième de dragons est donc en ville?

PONCET. Je ne suis plus dans ce régiment-là.

MAD BOICHOT. T'as quitté le cinquième?

PONCET, Oui, ma tante, pour passer dans la gendarmerie de la Gironde.

MAD. BOICHOT. T'as bien fait... c'est une uniforme si galante que les gendarmes!.. le chapeau surtout!. comme ça vous coiffe bien!.. quand d'ailleurs un n'est pas mal.

Air : Patrie, honneur.

J'aim' les gendarm's c'est un corps bien choisi;
Des autr's soldats ils n'ont pas la rudesse;
Ils ont bon ton; leur langage est fleuri;
Leurs chevaux même, ont de la politesse.
Et sous c'rapport, en dépit d'maint propos,
Ils ne le céd'nt en rien à leurs chevaux.

Ah ça! nous allons descendre, quand tu auras salué la voisine. (*S'approchant de madame Bertrand.*) Voisine, je vous présente mon neveu... Joli garçon, n'est-ce pas? Trouvez-vous qu'il me ressemble?

PONCET, *avec emotion.* Marianne!

MAD. BOICHOT, *les observant.* Qu'est-ce que c'est? vous vous connaissez?

PONCET, *avec embarras.* Oui... il y a deux ans... je voyais souvent mademoiselle.

MAD. BOICHOT. Tu peux dire, madame.

PONCET, *avec beaucoup de surprise.* Comment?

MAD. BOICHOT. Elle est mariée, trop mariée... avec le plus fier mauvais sujet!.

MAD. BERTRAND. Oh! non!..

PONCET, *à part.* Qu'est-ce qu'elle vient de me dire!..

MAD. BOICHOT. Et tu es ici pour longtemps?..

PONCET. Jusqu'à demain.. On m'envoie dans les environs avec quelques camarades pour tâcher d'arrêter des contrebandiers.

MAD. BOICHOT. Ne les manque pas.. . C'est une horreur que le tabac qu'ils introduisent... le dernier que j'ai acheté...

PONCET. Comment?..

MAD. BOICHOT. Ne fais pas attention, ça m'a échappé.

VDIX, *en dehors*. Madame Boichot! madame Boichot!

PONCET. On vous appelle!..

MAD. BOICHOT. Tout-à-l'heure, je descends... Tu dînes chez nous, j'espère?

PONCET. Je comptais même y souper.

MAD. BOICHOT. Aime-t-il sa famille ce garçon-là!..

VDIX, *en dehors*. Madame Boichot! madame Boichot?

MADAME BOICHOT. On y va!.. Il paraît que c'est pressé... peut-être une de mes pensionnaires qui a besoin de moi. (*A Poncet.*) Je te laisse en pays de connaissance... (*Courant vers la porte de sortie.*) Voilà! voilà!

SCENE VII.

Mme BERTRAND, PONCET.

PONCET. Il serait vrai! vous êtes la femme d'un autre!

MAD. BERTRAND, *baissant les yeux*. Oui, Julien.

PONCET. Il faudra que je vous appelle: Madame! Dieu! que ça me fait de mal à prononcer!

MAD. BERTRAND. Vous auriez tort de m'en vouloir.

PONCET. C'est à votre mari que j'en veux; il est cause que je vous perds.

MAD. BERTRAND. Ah! Julien... vous étiez parti, vous étiez soldat.. on disait que vous feriez votre chemin, et déjà je me croyais oubliée; je ne recevais rien de vous... Pauvre fille, sans famille, sans appui, j'en ai accepté un... Julien, je ne vous avais rien promis!..

PONCET. Non, mais c'est égal... j'espérais... Moi qui ai sacrifié mon avancement, mon état, pour me rapprocher de vous.

MAD. BERTRAND. Vraiment?

PONCET. J'étais bien noté dans le régiment, estimé de tous les dragons et surtout de mes chefs; on m'offrait les galons de maréchal-des-logis... encore d'autres avantages... Eh bien, j'ai tout refusé.

MAD. BERTRAND. Pourquoi?

PONCET. Parce qu'il aurait fallu suivre son drapeau et rester garçon; je me suis dit: Il y a du moins un uniforme qui permet de rester en place, de se marier... et je l'ai pris... ça me coûtait bien un peu! mais pour vous!..

MAD. BERTRAND, *lui tendant la main*. Pauvre Julien!

PONCET. J'aurais été un si bon mari... moi, qui suis complaisant, qui ai de l'ordre... sans compter un petit héritage qui m'arrive, et tout ça ne sera pas pour vous!

MAD. BERTRAND. Que voulez-vous? il n'y faut plus penser.

PONCET. C'est bien aisé à dire; mais quand on avait fait ses arrangemens, qu'on comptait sur un mariage; encore si vous m'aimiez, si vous me le disiez du moins...

MAD. BERTRAND. Je vous tromperais: mon cœur est tout entier à mon mari.

PONCET. A votre mari!.. c'est sa propriété, je ne dis pas... et à sa place je ne voudrais pas de partage... mais s'il ne mérite pas ce trésor-là, si c'est un mauvais sujet, comme dit ma tante?

MAD. BERTRAND. Votre tante se trompe.

PONCET. Il vous maltraite, peut-être.

MAD. BERTRAND Non, il me rend heureuse.

PONCET.

Air: *Voilà, voilà, ce que nous n' voulons plus.*

Allons, tant mieux! c'est tout c' que je désire,
Mais j' craignais qu'il n'en fût pas ainsi.
Vous êt' s heureus'! je n'ai plus rien à dire
J' voulais m' fâcher; alors tout est fini!..
Le temps, un jour, affaiblira ma haine...
Je puis encor, si j'interrog' mon cœur,
A celui qui causa ma peine,
Tout pardonner .. excepté votr' malheur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, NÉRAC.

NÉRAC. *à part*. Bertrand est sorti: en voilà pour toute la journée.

MAD. BERTRAND, *apercevant Nérac*. Ciel!

NÉRAC, *les apercevant, à part*. Ah! diable!.. je croyais la trouver seule... quel est ce jeune et beau guerrier?..

PONCET, *à part*. C'est sans doute le mari: comme il est laid!

NÉRAC, *à part*. Serait-ce un galant?.. il en est bien capable.

Ils se saluent réciproquement.

PONCET, *à madame Bertrand*. Je crois que maintenant, je puis descendre,

MAD. BERTRAND. Non, pas encore...

NÉRAC, *à part*. Comment!..elle le retient?.. que c'est bête!

MAD. BERTRAND, *bas à Poncet*. Je désire que vous restiez.

PONCET, *de même*. Suffit.

NÉRAC, *à part*. Et on se parle à l'oreille!.. quel oubli de toutes convenances!..

Il se promène avec dépit.

PONCET, *bas à madame Bertrand*. Il est en colère, mais n'ayez pas peur, je suis là.

SCENE IX.

LES MÊMES, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT, *accourant*. Ma voisine, ma voisine!.. une lettre qu'on m'a remise pour vous.

MAD. BERTRAND. Qui peut m'écrire?

MAD. BOICHOT, *la lui remettant*. Il paraît que c'est une mauvaise nouvelle, car on m'a dit qu'e c'était pressé.

MAD. BERTRAND. Ah! mon Dieu!.. (*Ouvrant la lettre.*) C'est de mon mari!

PONCET, *regardant Nérac*. Hem!.. j'avais fait un quiproquo.

MAD. BERTRAND, *lisant*. « Ma chère et tendre épouse...

NÉRAC, Comme Il est affectueux!.

MAD. BOICHOT, Il a quelque chose à lui demander.

MAD. BERTRAND, *continuant*. « En me »rendant au travail, j'ai rencontré un »ami... comme j'ai juré de ne plus aller »au cabaret... (*D'une voix plus basse.*) nous »sommes entrés au café; nous nous sommes fait successivement la politesse de »quatre petits verres et d'un bol au rhum, »sans nous demander qui paierait.. je »comptais sur sa bourse, lui, sur la mien»ne : si bien que la façon de la robe... » *s'interrompant*. Ah! mon Dieu!..

MAD. BOICHOT. Qu'est-ce que vous dites?

MAD. BERTRAND, *souriant*. Rien,.. (*Continuant de lire.*) « Bref, on nous retient en »gage pour une somme de sept francs cin»quante, plus deux carreaux que j'ai cas»sés avec mon coude, total dix francs... »je n'aurais besoin que de deux pièces »cent sous... tâche de me les envoyer, où »si non l'on enverra chercher la garde... » Pauvre ami!

Elle voit madame Boichot sur son épaule et chiffonne la lettre.

PONCET, *avec intérêt*. Vous avez quelque chose qui vous tourmente.

NÉRAC. Vous n'êtes pas dans votre assiette.

MAD. BERTRAND. Je n'ai rien, je vous jure.

MAD. BOICHOT. Ce qu'on en dit, c'est par intérêt... on ne vous demande pas vos affaires. Dieu merci, nous ne sommes pas curieux!.. (*à part.*) je voudrais bien savoir ce que c'est...

MAD. BERTRAND, *regardant autour d'elle.*) Et aucune ressource! aucune!.. (*Portant ses mains à ses boucles d'oreilles.*) Ah! ces boucles d'oreilles... c'est tout ce que ma laissé ma mère... et j'avais promis... mais en prison... oh! non, non, jamais!

MAD. BOICHOT. Eh bien! où allez-vous donc?..

NÉRAC. Vous nous quittez?

MAD. BERTRAND. Adieu... adieu... je n'ai pas une minute à perdre.

Elle sort.

SCENE X.

PONCET, NÉRAC, Mme BOICHOT.

PONCET. Où va-t-elle?

NÉRAC. La voisine a des vertigos.

MAD. BOICHOT. Vous verrez que c'est encore un tour de son scélérat d'homme!

PONCET. Ah! si je le croyais!..

MAD. BOICHOT. Et dire qu'il n'y a personne pour l'en débarrasser!..

PONCET. Comment?.. il serait capable?.

MAD. BOICHOT. De tout,.. c'est une horreur de voir comme il agit avec elle!.. toujours de l'humeur, des injures, quelque fois des coups et jamais rien dans l'armoire... comme c'est restaurant!

PONCET. Dieu! s'il me passait par les mains!

MAD. BOICHOT. Le gouvernement est trop doux pour les maris qui battent leur femme!.. je voudrais qu'ils fussent pendus!

NÉRAC. Oui, mais la loi s'y oppose.

MAD. BOICHOT. Pardine la loi!.. ce sont les hommes qui la font et ils se ménagent!.. les loups ne se mangent pas... (*A Poncet.*) Viens mon garçon, viens; tâchons de savoir ce qu'elle devient.. Dieu! que les femmes sont à plaindre d'être trop bonnes!

Elle sort avec Poncet.

SCENE XI.

NÉRAC, *la suivant pendant quelques pas.*

Pas tant que vous croyez... et si on en juge par l'échantillon qu'elle vient de don-

ner. Tout de même, la petite Bertrand n'est pas heureuse; le ménage est bien sec... on ne m'a jamais rien acheté : on ne dîne pas tous les jours, car, je n'appelle pas dîner, quand on n'a pas la soupe, le bouilli, deux entrées, un roti, un plat de légumes et un peu de dessert. On dit qu'il y a des gens qui vivent avec du pain et du fromage comme des perroquets; je ne crois pas ça, c'est fabuleux!.. on serait bientôt mort!.. (*après une pause.*) Je lui ai préparé une surprise dont elle sera bien étonnée...je lui ai monté des friandises, un pâté d'Amiens et un morceau de hure de sanglier : c'est délicat... elle sera touchée du procédé. (*Il va chercher un panier qu'il a laissé sur le carré derrière la porte.*) Comme ça embaume, ô! bouche, que tu vas être heureuse, toi qui n'y est pas accoutumée!..ce petit cadeau doit avancer joliment mes affaires.

Air du vaudeville de l'Apothicaire.

Je suis laid, le fait est certain;
Je ne soutiens pas le contraire;
Prudemment à mon magasin
J'emprunte le moyen de plaire.
Montrant la hure.
J'ai pris ce particulier-là
Et me suis dit en bon apôtre :
Offrons la tête que voilà...
Celle-ci fera passer l'autre.

Il serre les comestibles dans l'armoire.

SCÈNE XII.

NÉRAC, Mme BERTRAND.

MAD. BERTRAND, *ôtant son tablier qu'elle pose sur une chaise.* Je lui ai envoyé de l'argent : il n'ira pas en prison, je suis tranquille... Il n'y a plus que le propriétaire qui me tourmente. (*Apercevant Nerac qui a poussé la porte.*) C'est lui!

NÉRAC, *s'approchant.* Eh! bien, ma charmante, sommes-nous un peu remise de notre frayeur?

MAD. BERTRAND. Ce n'était rien... et maintenant...

NÉRAC. On dirait que vous tremblez encore.

MAD. BERTRAND. J'avoue que votre présence en ces lieux...

NÉRAC. Quoi!..je serais assez heureux pour faire battre ce petit cœur?

MAD. BERTRAND. Monsieur...

NÉRAC. N'ayez pas peur : on ne veut pas vous faire de mal... au contraire. (*regardant du côté de l'armoire.*) J'ai apporté avec moi quelque chose...

MAD. BERTRAND. Je ne vous comprends pas. (*A part.*) Quelle idée!.. aurait-il cédé à mes prières, en faveur de mon mari? (*Haut.*) Auriez-vous été assez généreux?..

NÉRAC. Vous en jugerez : allez voir dans l'armoire.

MAD. BERTRAND. Dans l'armoire!..

NÉRAC. Cela vaut bien une récompense... un petit baiser.

MAD. BERTRAND. Monsieur!..

NÉRAC. Vous voulez que je le prenne?..

Il la poursuit.

MAD. BERTRAND, *se sauvant.* Finissez... ou j'appelle quelqu'un.

NÉRAC, *continuant de la poursuivre.* Bah!.. il n'y a personne sur votre carré...

BERTRAND, *en dehors et à travers la serrure.* Ouvre... c'est moi!..

MAD BERTRAND. Ciel! mon mari!

NÉRAC. J'en ai peur!

BERTRAND, *de même.* Marianne!

NÉRAC. S'il me trouve ici, c'est fait de moi!

MAD. BERTRAND. Je suis toute tremblante!

NÉRAC. Et moi donc!

MAD. BERTRAND. Que faire?

NÉRAC. Il faut me cacher.

MAD. BERTRAND. Où?

NÉRAC. Derr . re ce rideau! (*Il se cache derrière le rideau de la croisée. Madame Bertrand va ouvrir la porte à son mari.*) Pourvu qu'il ne me prenne pas envie de tousser... avec ça que je suis enrhûmé...

Il met son mouchoir devant sa bouche.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERTRAND, *un peu en train*, ANDRÉ, *il est revêtu d'une veste où il y a des pièces de plusieurs couleurs.*

BERTRAND, *à sa femme.* Tu as été bien long temps à nous ouvrir...

MAD. BERTRAND. C'est que je travaillais dans l'autre chambre.

BERTRAND. Je t'amène un de mes amis intimes, dont j'ai fait la connaissance ce matin.

NÉRAC, *à part.* Ah! mon Dieu!.. ils sont deux maintenant.

ANDRÉ, *à madame Bertrand.* Je vous demande excuse si je me présente en négligé; mais vous savez quand on voyage...

MAD. BERTRAND. Vous êtes l'ami de mon mari, et ce titre-là...

BERTRAND. Vaut mieux qu'une redingotte neuve... n'est-ce pas ma femme?.. l'habit ne fait pas le moine, comme on dit.

ANDRÉ. Non ; mais il le repare.

Air : *de la Ville et du Village.*

Sous ce costum', sans contredit,
Faut qu'on s' montre avec avantage...
Laissons le luxe de l'habit
A ces messieurs de haut parage ;
Leurs beaux carricks, et leurs manteaux
Couvrent plus d'un vice funeste ;
Mais comment cacher ses defauts
Quand on n'a comm' moi, qu'une veste!

TOUS DEUX.

Mais comment cacher ses défauts
Quand on n'a comm' nous, qu'une veste !

BERTRAND, *à sa femme.* Ah! ça, petite, tu vas mettre le couvert... (*A André.*) Avance la table.

MAD. BERTRAND. Mais mon ami, je n'ai rien...

BERTRAND. Ça suffira... tu vois bien que nous avons déjà pris quelque chose.

MAD. BERTRAND. Comment veux-tu que je fasse?

BERTRAND. Comme tu voudras... pourvu que nous puissions nous attabler.

ANDRÉ. Histoire seulement de casser une croûte!.. je n'aime pas les façons.

BERTRAND, *mettant le couvert.* Tu seras traité selon ton goût.

MAD. BERTRAND, *bas à son mari.* Encore faudrait-il...

BERTRAND. Laisse donc!.. et surtout ne tremble pas comme ça...

MAD. BERTRAND, *de même.* Depuis deux jours il n'est rien entré dans le buffet.

BERTRAND. Bah.! j'y trouverai assez pour nous. (*Il ouvre le buffet et aperçoit les provisions apportées par Nerac.*) Qu'est-ce que je te disais ?.. voilà notre affaire...

ANDRÉ. Nous n'en demandons pas davantage.

BERTRAND. Est-ce que tu voulais garder ça pour demain ?..

MAD. BERTRAND. Non; je te jure que j'ignorais... d'où ce pâté peut-il nous venir?

NÉRAC, *à part.* C'est à moi qu'il faudrait le demander.

ANDRÉ, *decoupant le pâté.* Quand il viendrait du diable, il passera tout de même. (*Après l'avoir ouvert*) Il ne sent pas le brûlé!

BERTRAND, *à sa femme.* Tu vas nous verser à boire.

ANDRÉ. Bonne idée. (*Tendant son verre que madame Bertrand remplit.*) Le vin en paraîtra meilleur.

BERTRAND. C'est très galant! (*Trinquant.*) A ta santé?

ANDRÉ. A la tienne! (*Après avoir bu.*) V'là une boisson qui est soignée.

BERTRAND. On croirait avaler un bouquet de violettes.

ANDRÉ. Ça doit être au moins du rouge à quinze.

NÉRAC, *à part.* Les ignorans!.. les barbares!.. (*Bas à madame Bertrand.*) Dites-leur donc que c'est du Médoc.

MAD. BERTRAND, *à Nerac.* Silence!..

BERTRAND, *à André.* Y a-t-il long-temps que tu habites Bordeaux?

ANDRÉ. Non... j'y suis par circonstance.. j'ai resté vingt-deux ans à Paris où j'ai assayé de tous les métiers. J'ai été maçon ; les entrepreneurs m'ont fait banqueroute... garçon marchand de vin : il n'y avait pas d'eau à boire.

Air : *quand j'n'ai pas le sou.*

Las d'être à pied, j' voulus être en carosse:
J' me fis nommer conducteur d'omnibus...
Dans c' metier-là, j' n'etais pas à la noce:
Faut êtr' sévèr' sur le compt' du quibus,
Et n' pas trop rendr' sur les petits écus.
Puis, la carrière est pas trop rétrecie :
Quall' perspectiv' pour un malin
Qui veut s'lancer, qui voudrait fair' son ch'-(min,
D'être obligé d'passer toute sa vie
Entr' la Bastille et la porte St-Martin.

BERTRAND. Le fait est que la promenade est un peu monotone.

ANDRÉ. Maintenant je vais me faire propriétaire...

BERTRAND. Tu avais donc des fonds?

ANDRÉ. Au contraire : j'achète gratis... on me donne soixante arpens de terre au Messique dans le Gazalcoco... je vais aller y planter mes choux.

Air : *du pot de fleurs.*

C'est, dit-on, un lieu de délice
Où le climat est des plus sains!
Bon gré, malgré faut que l'on y vieillisse :
On n'a jamais besoin de médecin.
Dans ce pays des plus prospères
On trouv' sans cess' des villages charmans,
Des mines d'or, d'argent, de diamans!..
Il n' manqu' que des propriétaires.

BERTRAND. Ça fait qu'on est dispensé de payer son terme, s'il n'y a pas de propriétaires!..

ANDRÉ. C'est pour ça qu'on en vient chercher en France; nous nous embarquons ce soir.

NÉRAC, *à part.* Je voudrais déjà le voir parti!

MAD. BERTRAND, *à André.* Vous avez sans doute vos préparatifs à faire?

ANDRÉ. Ils sont finis : mon porte-manteau est dans ma poche.

NÉRAC, *à part.* Une chemise et un bonnet de nuit : ce n'est pas trop pour faire trois mille lieues.

BERTRAND. Eh bien! en ce cas-là, à ta santé, à ton bon voyage... et vive la joie!

ENSEMBLE.

Galop nouveau.

BERTRAND *et* ANDRÉ.

Ah! quel moment!
Quel moment!
Il est pour nous rempli d'ivresse.

NÉRAC *et* MAD. BERTRAND.

Ah! quel tourment!
Quel tourment!
Faut-il, hélas, trembler sans cesse?

NÉRAC, *à part.*

Leur gaîté me fait frissonner.

BERTRAND, *à sa femme.*

Qu'as-tu donc à te détourner?

MAD. BERTRAND, *avec embarras.*

Moi, je songeais à vous servir.

BERTRAND.

C'est très bien... en ce cas, tu préviens not' désir.

ENSEMBLE.

MAD. BERTRAND, *à part.*

Ah! Dieu! quel embarras! comment le fair' sortir!

BERTRAND *et* ANDRÉ.

Le plaisir n'a qu'un temps : il faut le saisir.

NÉRAC, *à part.*

Si je savais encor quand ils doivent finir :
Ça peut durer jusqu'au soir.

MAD. BERTRAND, *à part.*

Qu'il n'aille pas s' laisser voir!

BERTRAND.

Près de nous séparer bannissons les alarmes;
Buvons à tou r'tour joyeux :
J'aime à mouiller les adieux,
Avec un verr' de vin plutôt qu'avec des larmes.

Reprise.

Ah! quel moment! etc.

BERTRAND, *de plus en plus gris.* Il y a longtemps que je ne me suis trouvé aussi gai : c'est sans doute l'effet de ce vin-là.

ANDRÉ. Encore un coup.

BERTRAND, *après avoir bu.* Il faut dire aussi que j'avais des inquiétudes.

ANDRÉ. On en a toujours quand on est à jeun.

BERTRAND, *tout-à-fait gris.* Oui, mais c'est que tel que tu me vois, je pourrais bien être traduit devant la Cour d'assises.

NÉRAC, *à part* Hein?

MAD. BERTRAND, *avec beaucoup d'émotion.* Grand Dieu!

ANDRÉ, *froidement.* Qu'est-ce que c'est?

MAD. BERTRAND. Monsieur, ne le croyez pas; vous voyez bien qu'il déraisonne.

BERTRAND, *se levant.* Non, ma femme, tu ne sais pas la chose.

MAD. BERTRAND. Mon ami, reviens à toi, à ton bon sens... c'est une plaisanterie...

BERTRAND. Non, ma femme...

MAD. BERTRAND. Par pitié pour ton repos, pour le mien, songe que si l'on t'écoutait...

BERTRAND. Et qui veux-tu qui nous entende?

NÉRAC, *à voix basse.* Si elle parle de moi, je suis un homme mort.

BERNARD. Il n'y a ici qu'un ami.

ANDRÉ, *buvant.* Et un fameux!

BERTRAND, *montrant sa femme.* C'te bonne Marianne!.. elle a cru que je m'étais laissé tomber du haut d'un toit la semaine dernière... pas du tout : je m'étais battu avec les douaniers.

ANDRÉ. Est-ce que tu fais la contrebande?

BERTRAND. Je l'ai faite une fois... par occasion. Il s'agissait de quelques barriques de rhum... j'aime le rhum à la fureur... les douaniers sont venus et j'en ai blessé trois à moi tout seul.

ANDRÉ. C'est fort.

NÉRAC, *à part.* Tombez donc sous la main d'un pareil gaillard!

MAD. BERTRAND, *se laissant tomber sur une chaise.* Il ne nous manquait plus que ce malheur-là.

BERTRAND. Femme, est-ce que tu ne nous donnes pas un peu de liqueur?

MAD. BERTRAND. Je n'en ai pas.

BERTRAND, *avec impatience.* Tu n'as jamais de rien. Morbleu, quand je te dis...

MAD. BERTRAND, *effrayée.* Ah! Bertrand..

Elle recule.

BERTRAND, *d'un ton plus radouci.* Allons, n'aie pas peur... j' suis pas méchant... c'est ce scélérat de vin que j'ai bu; mais je n'en boirai plus!.. vas nous chercher de l'eau-de-vie, vas.

MAD. BERTRAND. Dam! c'est que sans argent...

BERTRAND. Bah! pour un ami... on vend

quelque meuble : une chaise... ou bien ce rideau...

NÉRAC, *derrière le rideau.* Ah ! mon Dieu !..

BERTRAND. D'abord je ne puis pas me passer de boire la goutte.

NÉRAC, *à part.* Si je l'avais su... moi qui ai justement du cognac première qualité.

MAD. BERTRAND, *à son mari, d'un ton suppliant.* Mon ami...

ANDRÉ, *à madame Bertrand.* Ne le contrariez pas : il a le vin mauvais.

NÉRAC, *derrière le rideau.* Quelle idée !.. je n'ai que ce moyen...

Il allonge le bras et glisse une pièce de cent sous sur le tablier que madame Bertrand a déposé sur une chaise.

MAD. BERTRAND, *à son mari.* Ce que tu me demandes est impossible.

BERTRAND. Veux-tu bien mettre ton tablier... (*Il saisit le tablier pour le jeter à sa femme, et fait tomber la pièce que Nérac y a glissée.*) Tiens, qu'est-ce qui vient de tomber ?

ANDRÉ, *la ramassant.* C'est, ma foi, une pièce cent sous.

BERTRAND. Et toute neuve encore. (*A sa femme.*) Tu ne croyais pas que j'allais la trouver ?.. (*La lui rendant.*) Prends et dépêche-toi.

MAD. BERTRAND, *à elle-même.* Je n'ai plus qu'à obéir.

NÉRAC, *bas à madame Bertrand.* Ne vous inquiétez pas ; c'est moi qui regale.

BERTRAND, *à sa femme qui est déjà sortie.* Tu me rapporteras la monnaie.

SCENE XIV.

BERTRAND, ANDRÉ, NÉRAC, *derrière le rideau.*

ANDRÉ, *à Bertrand.* Il ne faut pas que ça t'étonne... toutes les femmes font des cachettes : elles aiment à avoir leur boursicot.

BERTRAND. C'est très bien ; mais il ne faut pas que le mari en souffre, (*remplissant son verre*) et qu'il soit exposé à des privations.

ANDRÉ. Je suis fâché que tu n'aies pas dit de me monter un cigare.

BERTRAND. Est-ce que tu as l'habitude de fumer ?

ANDRÉ. Depuis mon second mariage... il y a long-temps.

BERTRAND. On peut demander ça par la fenêtre... l'épicier est en face... (*Il lève le rideau et aperçoit Nérac.*) Que vois-je ?..

ANDRÉ. Un étranger !

BERTRAND. M. Nérac !

ANDRÉ. V'là une découverte qui nous dégrise...

NÉRAC, *cherchant à s'échapper.* Votre très humble, messieurs.

BERTRAND, *le ramenant.* Un instant !.. vous ne m'échapperez pas ainsi.

NÉRAC, *essayant de faire l'aimable.* Comment avez-vous trouvé le pâté ?

Air : *Ah ! Monseigneur.*

BERTRAND, *avec colère.*

Il n' s'agit pas ici de fair' l'aimable.

NÉRAC, *à part.*

Dieu ! je suis mort ! le malheureux est gris.

ANDRÉ, *à Bertrand.*

Modère-toi !.. Tâchons d'êtr' raisonnable.

BERTRAND, *à Nérac.*

Vous souv'nez-vous de c' que j' vous ai promis ?

NÉRAC.

Ah ! oui, je sais ! de payer votre terme.

BERTRAND.

J'm'acquitterai, quand l'argent arriv'ra ;
Mais j'ai sur vous fait serment d' taper ferme,
Et j' suis en fonds pour tenir celui-là.

NÉRAC, *tremblant.* Ce n'est pas la peine.

BERTRAND. Ecoutez : vous êtes venu ici pour séduire ma femme...

ANDRÉ. Comment ! ce vieux grigou ?

NÉRAC, *à André.* Vous êtes trop honnête.

BERTRAND. Il faut que je me venge.

ANDRÉ. C'est juste.

BERTRAND. Si elle s'entendait avec vous, si elle vous a dit de venir... motus, je n' dis plus rien, c'est à elle que je m'en prendrai... dans le cas contraire, votre compte est bon.

NÉRAC. Je vous jure que je ne suis pas coupable.

ANDRÉ. C'est ce qu'on verra quand vous serez en présence.

BERTRAND. Cachez-vous là, en attendant.

NÉRAC. Dans cette cheminée ?

BERTRAND. Oui ; je ne veux pas que ma femme puisse vous faire des signes.

NÉRAC. Il n'y a pas eu de feu ?

BERTRAND. Depuis six mois, vous êtes la première buche qu'on y mette.

Nérac se place accroupi dans le foyer dont on ferme l'ouverture avec un mauvais devant-de-cheminée. Bertrand et André retournent à table aux places qu'ils occupaient.

ANDRÉ, *à Bertrand.* Surtout pas de violence : le sang froid est nécessaire dans les explications conjugales.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme BERTRAND.

MAD. BERTRAND. Je vous ai fait attendre: ce n'est pas ma faute.

BERTRAND. Oh! nous ne nous sommes pas ennuyés.

MAD. BERTRAND. Tant mieux... comme ta main tremble!.. mon ami, il ne faut pas boire davantage; cela te porterait à la tête.

BERTRAND, *posant la main sur son front.* En effet, je crois que mon mal est là.

MAD. BERTRAND. Aussi, tu n'est pas raisonnable.

BERTRAND. Ma vue est trouble, je me sens comme étourdi: ouvre un peu la fenêtre.

MAD. BERTRAND. La fenêtre?..

BERTRAND. Oui; celle-là.

MAD. BERTRAND, *à part.* Ah! mon Dieu!

BERTRAND. L'air me fera du bien... dépêche-toi.

MAD. BERTRAND, *à part.* Quel embarras!

BERTRAND, *avec impatience.* Est-ce que tu ne peux pas marcher?

ANDRÉ, *bas à Bertrand.* Doucement... tu vas lui donner une attaque de nerfs.

BERTRAND, *à sa femme.* Faut-il que j'y aille moi-même?

MAD. BERTRAND. Non, mon ami... mais promets-moi de ne pas te mettre en colère.

BERTRAND. A quel sujet?

MAD. BERTRAND. Je n'ose te le dire.

BERTRAND. Qu'est-ce que ça signifie?

MAD. BERTRAND. Ne te fâche pas, j'obéis.. (*Levant le rideau et avec joie.*) Il est parti!

BERTRAND, *lui prenant le bras de la main gauche.* Oui! il est parti!.. mais je sais tout!

MAD. BERTRAND. Je suis perdue!

BERTRAND. Donner des rendez-vous en mon absence! femmes!..

Il lève la main comme pour la frapper.

ANDRÉ, *lui retenant le bras.* Fi!.. jamais de gestes, c'est bon pour les gens du commun.

BERTRAND, *à sa femme.* Ainsi vous vous entendiez tous deux pour me tromper?

MAD. BERTRAND. Peux-tu le penser?

BERTRAND. Il en est convenu lui-même.

MAD. BERTRAND. Qui?

BERTRAND. Eh! Nérac.

MAD. BERTRAND. Il aurait eu le front de m'accuser?..

BERTRAND. Tu ne lui avait pas dit de venir?

MAD. BERTRAND. Non, mon ami... il s'est introduit dans cette chambre à mon insçu!.. j'ignore ce qu'il m'a dit; car, je ne l'écoutais pas, et à ton arrivée, si je n'avais craint une scène violente...

BERTRAND, *l'embrassant.* V'là justement ce que je voulais savoir.. puisque n'est comme ça, son compte est bon, il va payer pour tout le monde.

ANDRÉ. Quant à celui-là, je te l'abandonne.

MAD. BERTRAND, *à André.* Je vous en prie, tâchez d'empêcher...

ANDRÉ, *la retenant.* Madame, ça ne vous regarde pas: c'est entre hommes.

BERTRAND, *étant le devant de cheminée.* Eh bien! où est-il donc?

ANDRÉ. Le prisonnier a disparu!

BERTRAND. Il s'est envolé par la cheminée; mais, je saurai bien le rattraper cet oiseau de malheur!

ANDRÉ. Prends garde qu'il ne te fasse pincer provisoirement.

BERTRAND. Comment cela?

ANDRÉ. Est-ce qu'il n'est pas au fait de ton aventure avec les douaniers.

BERTRAND. C'est juste.

ANDRÉ. Tu sens que s'il dit un mot...

BERTRAND. Je suis empoigné.

MAD. BERTRAND. Me voilà encore dans les transes! (*On entend frapper à la porte, avec effroi.*) On a frappé!

ANDRÉ, *qui s'est avancé tout doucement jusqu'à la porte et qui a regardé à travers la serrure.* Un gendarme!

BERTRAND. C'est une visite pour moi.

ANDRÉ, *revenant.* Il s'agit de l'éviter... avez-vous une autre porte?

MAD. BERTRAND. Non.

ANDRÉ. Cette fenêtre!..

BERTRAND. Le toit n'est pas large; mais on peut y passer.

ANDRÉ. Nous y passerons... marche devant, toi qui connais la route.

MAD. BERTRAND, *tendant les bras à son mari.* Mon mari!

ANDRÉ. C'est connu... nous nous embrasserons et nous pleurerons quand nous aurons le temps... bonsoir... tâchez qu'on ne s'aperçoive de notre évasion que le plus tard possible...

Ils sortent tous deux par la fenêtre.

MAD. BERTRAND, *seule.* Si je pouvais favoriser leur fuite et leur donner le temps... (*Après y avoir réfléchi un moment.*) Quelle idée!.. Ah! si c'était lui! oui, c'est cela!

Elle va ouvrir la porte et revient sur le devant du théâtre.

SCENE XVI.

Mme BERTRAND, PONCET.

PONCET, *à part*. Allons, il s'agit ici de de faire son devoir.

MAD. BERTRAND, *avec une joie affectée*. C'est vous, Julien? Je suis bien aise de vous voir.

PONCET, *à part*. Si elle savait ce qui m'amène.

MAD. BERTRAND. Vous venez pour me faire vos adieux?

PONCET. Oui, pour ça... (*A part et avec embarras.*) Et pour autre chose. (*Haut.*) Votre mari?

MAD. BERTRAND. Il est là.

PONCET. Là?

MAD. BERTRAND. Plus bas... il est inutile qu'il vous entende.

PONCET. C'est que j'ai besoin de lui parler.

MAD. BERTRAND. Tout-à-l'heure...

PONCET. Non, maintenant.

MAD. BERTRAND. Etes-vous donc si pressé de quitter Marianne?

PONCET. Marianne! Il n'y a plus ici que madame Bertrand.

MAD. BERTRAND, *à part*. Nous y voilà! (*Haut*) Vous m'en voulez donc beaucoup?

PONCET. Je n'en ai pas le droit... ce n'est pas à un étranger... D'ailleurs, vous êtes trop unie d'être la femme d'un mauvais sujet!..

MAD. BERTRAND. Oh! non, ne le croyez pas... il m'aime... son cœur est bon... mais perdu par de faux amis, par de mauvaises connaissances...

PONCET. Vous le défendez, c'est juste; mais, pardon, j'ai quelque chose à lui dire... en particulier...

MAD. BERTRAND, *à part, écoutant*. Ah! ils ne sont pas encore sauvés. (*Haut.*) Julien... vous ne vous en irez pas comme ça!

PONCET. Pourquoi me retenir?

MAD. BERTRAND.

Air de Teniers.

Nous quitt'rons-nous ainsi sans nous entendre?
Comme autrefois, r'devenez mon ami!

PONCET.

Que dites-vous!.. J'étais loin de m'attendre
A ce bonheur... j'en suis tout ébloui.

MAD. BERTRAND, *à part*.

Il restera.

PONCET.

Profitons de la chance.
Autant d'gagné.

MAD. BERTRAND, *à part*.

Je puis, sans crime ici,
Rendre à l'amant un reste d'espérance,
Quand il le faut pour sauver le mari.

MAD. BERTRAND. Julien!.. donnez-moi votre main...

PONCET. La voilà!.. chère Marianne!.. mais, il me semble que ça ne suffit pas.

MAD. BERTRAND. Comment?

PONCET. Pour une réconciliation... c'est bien le moins que je vous embrasse. Vous hésitez?..

MAD. BERTRAND. Mais...

PONCET, *il l'embrasse.* Quel bonheur!..

MAD. BERTRAND, *à part*. Je n'entends plus rien!

PONCET, *changeant de ton*. Ah! mon Dieu! et son mari qu'il faut que j'arrête!..

MAD. BERTRAND. Qu'avez-vous donc?

PONCET. Rien... rien... (*D'un air triste.*) Je suis si content! (*A part.*) Mais il n'y a pas à dire, il faut s'exécuter...

Il entre dans la chambre.

MAD. BERTRAND, *seule*. J'espère qu'à présent ils sont bien loin d'ici!

SCENE XVII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

MAD. BERTRAND, *à André*. Comment!.. vous voilà de retour?

ANDRÉ. Ayez bon espoir, nous sommes en mesure... je viens seulement chercher quelques effets.

MAD. BERTRAND. Prenez tout ce que vous voudrez.

ANDRÉ. C'est que je ne vois pas grand chose à prendre.

MAD. BERTRAND. Surtout partez vite.

ANDRÉ, *montrant la chambre*. Est-ce que la force armée est encore là?

MAD. BERTRAND. Oui.

ANDRÉ. Il n'y a qu'à donner un tour de clé.

Il s'approche à pas de loup pour fermer la porte que Poncet ouvre au même instant.

PONCET, *le saisissant au collet*. Alte-là!.. je vous arrête!

ANDRÉ. M. le gendarme, vous vous trompez.

PONCET. Ça m'est égal.

MAD. BERTRAND. Ce n'est point mon mari.

PONCET. Je l'arrête toujours : *il m'en faut un.*

ANDRÉ. Mais, c'est une injustice.

PONCET. Pas d'observations.

ANDRÉ. Voulez-vous me lâcher?

PONCET. Non... (*En se débattant, André fait tomber la table et plusieurs chaises.*) Je crois qu'il se révolte!

SCENE XVIII.

LES MÊMES, Mme BOICHOT.

MAD. BOICHOT, *accourant*. Ah! voisine, quel bruit!.. quel tapage! encore une scène! (*A Poncet.*) Mon ami, ne le ménage pas... c'est un mauvais sujet qui ne fait que battre sa femme... c'est un monstre! (*André se dégage un moment et se trouve en face de madame Boichot.*) Ciel! mon mari!

ANDRÉ. Ma femme!

PONCET, *portant la main à son chapeau.* Mon oncle!

ANDRÉ. Je te retrouve donc enfin!

MAD. BOICHOT. Fâcheuse rencontre!.. je suis prête à me trouver mal.

ANDRÉ. T'as tort; avec moi, ça ne peut pas prendre.

MAD. BOICHOT. Je sais bien que tu n'a pas de pitié... depuis vingt ans, je te croyais mort.

ANDRÉ. Comme c'est touchant!.. (*A madame Boichot.*) Je me porte à merveille et tu n'auras pas le plaisir de m'enterrer de sitôt.

MAD. BOICHOT, *à part*. Suis-je assez à plaindre!

ANDRÉ. Sans adieu, ma petite femme... c'est dans cette maison que tu demeures?

PONCET. Au troisième, la porte à gauche.

ANDRÉ. Merci!.. j'y serai installé dans un quart d'heure. (*Bas à madame Bertrand.*) Soyez tranquille, je vais savoir des nouvelles de votre mari... (*à Poncet, qui fait mine de vouloir le suivre.*) Ne vous dérangez pas, mon neveu, c'est inutile.

SCENE XIX.

LES MÊMES. NÉRAC.

NÉRAC, *criant de toutes ses forces.* Dieu soit loué!.. il est parti!.. il ne me jettera plus par les fenêtres!

ANDRÉ. De qui parlez-vous?

NÉRAC. De ce satané de Bertrand, de ce furieux, de cet enragé... au surplus, il a bien fait de s'en aller, on était à ses trousses.

MAD. BERTRAND. Il est sauvé!

NÉRAC. Sans doute.

PONCET, *faisant mine de sortir.* On peut peut-être encore le rattraper?

NÉRAC. Je vous en défie... quand vous auriez à votre service les jambes de la Giraffe... comme je passais près du rivage, j'ai aperçu votre homme dans une barque; il n'était pas seul, et la société avait l'air d'attendre encore quelqu'un.

ANDRÉ. C'était moi.

NÉRAC. Mais il faut croire que je les ai effarouchés: car, au même moment, on a fait force de rames.

ANDRÉ. Pour rejoindre un bâtiment qui était en mer...

NÉRAC. Juste!.. il paraît que vous êtes au courant.

MAD. BERTRAND. Bertrand!.. il se pourrait...

ANDRÉ. Il ne sera pas malheureux... je lui ai repassé mes soixante arpens de terre.. (*A sa femme.*) Je n'en ai plus besoin à présent, mon cœur... te v'là!

MAD. BERTRAND. Il part! il est sauvé... (*A part.*) oh! que je suis contente

MAD. BOICHOT. Je crois bien.

MAD. BERTRAND. Oh! oui!.. je suis contente... mais c'est de le savoir loin d'ici.. (*Regardant André.*) Loin de ses mauvaises connaissances...

ANDRÉ, *à Nérac.* Dites donc, elle vous regarde.

NÉRAC, *s'approchant.* Tant mieux... (*A demi-voix.*) Heureusement vous ne restez pas seule... vous avez des amis... un, surtout... et si ma proposition de ce matin...

MAD. BERTRAND. Merci!..

PONCET, *bas à madame Boichot, lui donnant une bourse.* Ma tante, elle doit avoir besoin de secours, tenez... c'est le fruit de mes épargnes.

MAD. BOICHOT, *prenant la bourse.* T'as raison, mon neveu; je vais lui remettre ça... il faut bien que les femmes se soutiennent.

ANDRÉ, *à part.* Pour c' que ça lui coûte...

MAD. BOICHOT. Voisine, j'espère que de ma main vous ne refuserez pas...

MAD. BERTRAND. Oh!.. non, j'accepte avec reconnaissance. Cet argent a une destination sacrée et j'espère vous le rendre plus tard... quand je ramènerai mon mari heureux, corrigé...

MAD. BOICHOT. Comment vous allez...

MAD. BERTRAND. Je vais le rejoindre... c'est mon devoir!.. l'abandonner oh! non jamais!..

ANDRÉ, *prenant le bras de madame Bertrand.* Elle a raison... Une bonne épouse doit s'attacher à son mari, quel qu'il soit, l'aimer et le respecter quoiqu'il fasse et lui

obéir quoiqu'il commande. Voilà la morale des ménages.

MAD. BOICHOT. Ah ! c'est une tyrannie !

Air *Eh ! vogue ma nacelle.*

MAD. BOICHOT.
Allons, êtes-vous folle?

PONCET.
Elle suivrait ses pas !

NÉRAC.
Allons donc ! quelle école !

MAD. BERTRAND.
Ne me retenez pas.

MAD. BOICHOT.
Moi, j'lui gard'rais rancune.

MAD. BERTRAND.
Quand il est malheureux !
Non, contre l'infortune
Du moins nous serons deux !

On entend un coup de canon.

ANDRÉ, *parlant.* C'est le salut du départ.

ENSEMBLE.

MAD. BERTRAND.
L'signal se fait entendre,
Mon mari doit m'attendre ;
Près d'lui je dois me rendre,
Recevez mes adieux.

ANDRÉ.
L'signal se fait entendre,
Son mari doit l'attendre ;
Près de lui, pour se rendre,
Il faut quitter ces lieux.

MAD. BOICHOT, NÉRAC, PONCET.
L'signal se fait entendre,
Ell' va près de lui se rendre ;
Elle a le cœur trop tendre,
E'le méritait mieux.

MAD. BERTRAND.
Adieu ! je pars, adieu !

ANDRÉ.
Adieu ! à la grâce de Dieu !

TOUS LES AUTRES.
Adieu ! bonne espérance ! adieu !

FIN.

66815